

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014), *Macabre retour* (2015), *Délires mortels* (2016), *Petite collection d'os* (2017) et *La mort sans visage* (2020). Elle a écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh! Éditions, 2010), *Crise* (Oh! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013), *Risque* (XO Éditions, 2015) et *Rival* (XO Éditions, 2016), qui mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice. En novembre 2019, elle devient membre honoraire de l'Ordre du Canada.

Suivez Kathy Reichs sur :
www.facebook.com/kathyreichsbooks
www.twitter.com/KathyReichs
www.kathyreichs.com
 laffontcanada

LA MORT SANS VISAGE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT
SUBSTANCE SECRÈTE
PERDRE LE NORD
TERRIBLE TRAFIC
MACABRE RETOUR
DÉLIRES MORTELS
PETITE COLLECTION D'OS

KATHY REICHS

LA MORT
SANS VISAGE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stephanie Leigniel

ROBERT LAFFONT

Titre original :
A CONSPIRACY OF BONES

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2016, Temperance Brennan L.P.,
© 2017, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-32606-3

*Pour Carolyn Reidy et Kevin Hanson
Vous n'avez jamais cessé de croire en moi.*

Il est beaucoup plus difficile de tuer un fantôme qu'une réalité.

— Virginia Woolf,
La mort de la phalène
(*Lectures intimes*)

Chapitre 1

Vendredi 22 juin

Les réactions au stress sont variables. Certaines personnes sont souples, arrivent à s'étirer. D'autres sont raides, incapables de fléchir leurs membres. Les physiiciens parlent de courbes de contrainte-déformation. Une chose est sûre, c'est que si le fardeau est trop lourd, ou trop brutal, tout le monde peut craquer.

Je le sais. J'ai atteint le point de rupture l'été qui a suivi le meurtre de mon patron. Quoi, *moi** ? La roche magmatique émotionnelle ? Et je ne parle pas que des cauchemars.

Pour être franche, la mort de Larabee n'a pas été le détonateur immédiat, ni le seul. Il y a eu Ryan, mon amour longue distance et mon partenaire de la Section des crimes contre la personne, à la Sûreté du Québec. Cédant à la pression, j'avais accepté de cohabiter avec lui, à Charlotte et à Montréal, aux deux extrémités d'une relation géographiquement compliquée. Et puis il y a eu l'affectation de Kate en Afghanistan. Le cancer de maman. La nouvelle de Pete concernant Boyd. Mon diagnostic et mon opération. Les migraines. Un

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

monde de facteurs de stress venus perturber ma courbe personnelle.

Rétrospectivement, je reconnais que j'étais un électron qui avait jailli hors de son orbite. Péter un câble était peut-être une tentative de réorientation de forces ingouvernables. Un doigt d'honneur aux ravages du temps. Aux vaisseaux renégats qui menaçaient de saborder mon cerveau. Ou peut-être était-ce un cri pour attirer l'attention de Ryan ? Le désir inconscient de l'éloigner de moi ? À moins que ce n'ait été qu'un effet de la satanée canicule qui plombait la Caroline du Nord ?

Qui sait ? J'ai tenu le coup jusqu'à ce que l'homme sans visage me fasse disjoncter. Les restes de son cadavre et l'enquête consécutive ont ouvert un trou noir dans mon petit monde douillet.

Ma mère n'a pas attendu l'apparition de ce cadavre mystérieux pour remarquer ces changements en moi. Problèmes de concentration. Agitation. Accès de colère. Elle mettait tout sur le compte de l'anévrisme. Depuis qu'on l'avait diagnostiqué, maman était convaincue que la petite bulle allait éclater et que mon propre sang allait me tuer. Elle me reprochait mon comportement et, tout en m'en moquant, je savais qu'elle avait raison. J'ignorais des courriels et des coups de fil. Je déclinais des invitations, leur préférant des orgies de classiques hollywoodiens. Bon sang, j'avais regardé quatre fois *Annie Hall*, mon film préféré !

Je n'avais pas parlé à maman des apparitions nocturnes. Des scénarios torturés emplis de silhouettes sombres et de vagues menaces. Ni des tâches frustrantes que je n'arrivais pas à boucler. L'angoisse ? Les hormones ? Les antimigraineux que je devais avaler ? Aucun rapport avec les racines de mon irritabilité. Je dormais peu, constamment agitée et épuisée.

Il ne fallait pas s'appeler Freud pour voir que j'allais mal.

Et donc, je me retrouvais là, les yeux grands ouverts dans les ténèbres qui précèdent l'aube, tentant de

reprendre le dessus après avoir rêvé d'une tempête, de serpents et de Larabee enfermé dans une housse mortuaire. Ce vieux Sigmund aurait sûrement eu son mot à dire sur la question.

Je me suis efforcée d'inspirer profondément. Un exercice de relaxation qui commençait par les orteils.

Rien à faire.

Les nerfs à fleur de peau, je me suis levée et je suis allée regarder par la fenêtre. Deux étages plus bas, le terrain qui entourait ma maison de ville était plongé dans le noir. Rien ne bougeait en dehors de la lente descente en vrille d'une feuille portée par une maigre brise vagabonde. J'allais me détourner quand mon regard a été attiré par un vague mouvement près du pin qui décorait la pelouse de mon voisin.

En scrutant attentivement, j'ai distingué une silhouette. Massive. Masculine ?

Sur une propriété de Sharon Hall, au cœur de la nuit ?

Le cœur battant, j'ai cligné plusieurs fois des yeux dans l'espoir d'y voir plus clair.

La silhouette s'était fondue dans l'ombre.

Avais-je vraiment vu quelqu'un ?

Intriguée, j'ai enfilé un short qui traînait là, mes Nike, et je suis descendue au rez-de-chaussée. Je n'avais pas l'intention d'affronter l'individu, s'il s'agissait bien d'un individu. Je voulais simplement comprendre les raisons de sa présence devant chez moi, à une heure pareille.

Dans la cuisine, j'ai coupé l'alarme et je suis sortie sur la terrasse par la porte de derrière. Les chaudes nuits estivales de Dixie étaient battues à plates coutures, l'air était brûlant et moite, les feuilles alanguies, comme épuisées, exactement comme elles m'en avaient fait l'impression depuis ma fenêtre. Ne repérant aucun rôdeur, j'ai fait le tour de la maison. Personne. Je me suis dirigée vers l'une des allées qui quadrillaient la résidence.

Il avait plu à vingt-deux heures, alors que je mangeais ma pizza réchauffée au micro-ondes, et l'air était encore saturé d'humidité. Sur le gravier, des petites flaques

noires, brillantes, viraient au jaune lorsque mon ombre floue et moi-même passions sous la lumière tamisée par la brume des lampadaires pittoresques en diable.

Le minuscule étang était un néant noir, pelucheux à l'endroit où l'eau léchait le rivage. Des formes sombres glissaient à la surface, silencieuses, conscientes de leur condition précaire. L'association des propriétaires leur mène une bataille perpétuelle, souvent créative. Quel que soit le moyen de dissuasion employé, les oies reviennent toujours.

Je passais devant une forme noire qui ressemblait à un Lego, mais que je savais être un petit kiosque, lorsque j'ai senti, plus que je ne l'ai entendue, une autre présence. Je me suis arrêtée. J'ai scruté.

Un homme se tenait dans la tache d'ombre, sous le kiosque, la tête baissée, et les traits du visage plongés dans le noir. Taille et corpulence moyenne. Je n'aurais pas pu donner plus de détails. Deux choses, cependant.

Premièrement, je ne le connaissais pas. Ce n'était pas un des résidents, et je ne l'avais jamais vu parmi les visiteurs.

Deuxièmement, en dépit de la chaleur étouffante, l'homme portait un trench-coat. Il a levé un bras, peut-être pour regarder sa montre, et le tissu a jeté un éclat pâle dans l'obscurité qui l'enveloppait.

J'ai jeté un coup d'œil nerveux derrière moi.

Eh merde. Pourquoi n'avais-je pas pris mon téléphone? Facile. Parce qu'il n'avait plus de batterie. Encore.

Bon. Alors pourquoi n'avais-je pas au moins allumé la lumière du porche? Devais-je rentrer chez moi et appeler le 311 pour signaler un rôdeur? Ou le 911?

Je me suis retournée. Le kiosque était vide. J'ai regardé des deux côtés du chemin. À droite, à gauche. L'homme ne s'y trouvait pas.

La bruine a forci, s'est muée en pluie. Des gouttes molles sont tombées sur ma figure, dans mes cheveux, timidement au départ. Il était temps de rentrer.

Soudain, au-delà de l'allée circulaire, j'ai aperçu un éclair de grisaille. Puis plus rien.

Montée d'adrénaline. Monsieur Trench-coat m'avait-il dans sa ligne de mire ? Était-il en repérage à Sharon Hall ? Et sinon, que faisait-il ici, sous la pluie, au cœur de la nuit ? Et pourquoi cette attitude furtive ?

Ou ma méfiance n'était-elle que le fruit de ma paranoïa, encore un cadeau de ma courbe de contrainte-déformation surmenée ? Dans tous les cas, j'étais contente d'avoir laissé mon pulvérisateur de poivre de Cayenne dans la poche de mon short après ma séance de jogging.

Des images des derniers instants de Larabee ont afflué à ma mémoire. Son visage blême, sa peau gris-vert. La lumière glauque du bloc chirurgical des urgences. Les bips indifférents des moniteurs qui enregistraient les pics et les creux désincarnés. Le silence assourdissant du bip qui s'était tu. Plus tard, dans une salle d'interrogatoire saturée d'odeurs de transpiration et de peur, l'indifférence avachie du drogué au cerveau brûlé qui avait tiré dans le ventre de mon patron de toujours ou presque.

Stop !

Un bruit ? Ou l'avais-je imaginé ?

J'ai accéléré le pas, mes semelles crissant doucement dans le silence.

Une minute entière, puis une silhouette en trench-coat, bien plus loin dans l'allée, au niveau du stationnement des résidents. L'homme, qui me tournait le dos, avançait d'un pas bizarrement chaloupé.

Tout à coup, le bruit a paru ricocher de partout autour de moi. Des bruissements de feuilles. Des frôlements de branches. Des craquements de brindilles. Des créatures de la nuit ? Des copains speedés de Monsieur Trench-coat venus se ravitailler en meth ?

Je n'avais rien de valeur sur moi — ni argent ni montre. Cela les mettrait-il en colère ?

Ou ces bruits étaient-ils le produit de nerfs à fleur de peau ?

J'ai tapoté le poivre de Cayenne sur ma hanche droite. Palpé le contenant. Rose, dégueulasse. Une molécule du prix que j'avais eu à payer avait été reversée à la recherche sur le cancer du sein.

Un moment d'indécision.

Rentrer chez moi ? Continuer à suivre l'homme sur le chemin et l'observer ? L'interpeller dans le stationnement ? Il y aurait des lampadaires, là-bas, un peu dépassés, mais qui faisaient de leur mieux.

J'ai ralenti. Monsieur Trench-coat n'était plus qu'à dix mètres de moi.

C'est le moment que mon cerveau a choisi pour me passer un film à grand déploiement.

J'allais m'approcher de l'homme, il allait sortir un couteau et tenter de me trancher la gorge.

Doux Jésus !

Pourquoi laissais-je cet homme me mettre les nerfs en boule ? Dans mon boulot, j'avais affronté bien pire qu'un gars habillé comme Bogie dans *Casablanca*. Des motards criminels qui assassinaient leurs rivaux avant de leur trancher la tête et les mains. Des cons de machos qui harcelaient et étranglaient leurs ex terrorisées. Des brutes épaisses et avinées qui balançaient sur un mur leur nouveau-né en pleurs. Ces minables ne m'empêchaient pas de me concentrer sur mon travail. Plutôt le contraire, d'ailleurs. Ils me poussaient à mettre les bouchées doubles.

Alors pourquoi cet individu en imperméable ceinturé me mettait-il dans tous mes états ? Pourquoi cette impression de danger ? Il était peu probable que ce soit un fou furieux. Plutôt un bon gars qui craignait la pluie.

De toute façon, je devais à mes voisins d'éclaircir le mystère. J'allais m'abriter derrière la haie et le suivre sur un bout de chemin. S'il se conduisait de façon suspecte, je rentrerais chez moi appeler les flics. Et ce serait à eux de décider.

Je me suis faufilée par une trouée dans les buissons, les ai longés sur quelques mètres, et me suis arrêtée pour observer le stationnement.

L'homme se tenait debout sous l'un des réverbères anémiques. Il avait le menton levé, et ses traits étaient vaguement visibles sous la forme de taches sombres sur fond de rectangle blanchâtre.

J'ai bloqué ma respiration.

L'homme me regardait droit dans les yeux.

Ou pas ?

Sur des charbons ardents, je me suis retournée et j'ai cherché la trouée dans la haie, derrière moi. Ne l'ai pas retrouvée. Je me suis précipitée à un endroit où l'obscurité me semblait moins dense. Un tunnel étroit, à peine s'il était là, et peut-être qu'il ne l'était pas. Des branches et des feuilles s'accrochaient à mes bras et à mes cheveux, des doigts squelettiques m'agrippaient, m'empêchaient d'avancer.

Ma respiration s'est faite plus bruyante, plus désespérée, comme pour lutter contre le piège de la végétation épaisse. L'air lourd puait l'écorce humide, la terre détrempée, et ma propre transpiration.

Quelques pas plus loin, j'ai retrouvé l'air libre. Je me suis mise à courir vers la mare. Pas par le même chemin qu'à l'aller, un autre. Plus ombragé. Moins ouvert.

Imperceptiblement, une nouvelle odeur s'est jointe au pot-pourri olfactif. Une odeur qui m'a valu une nouvelle poussée d'adrénaline.

J'avais reconnu des relents de chair en décomposition.

Impossible.

Et pourtant si. Forte et froide, comme les images qui hantaient mes rêves.

Une minute à me démener autour d'une plate-bande d'azalées et de philodendrons, et j'ai décelé une tranche d'obscurité plus diffuse droit devant moi. Et dans cette tranche, des angles et des plans d'ombres qui se déplaçaient et s'inclinaient sur la pelouse.

Les sbires de Trench-coat qui attendaient en embuscade ?

J'étais presque arrivée à la limite du jardin quand un grognement à glacer le sang m'a figée sur place. Tandis

que mon cerveau s'efforçait de trouver une explication rationnelle, un cri haut perché m'a fait dresser les poils au garde-à-vous sur les bras et la nuque.

D'une main tremblante, j'ai attrapé le vaporisateur de poivre dans ma poche et fait un pas en avant.

Derrière les buissons, à l'endroit où l'herbe rattrapait le mur est de la propriété, deux chiens étaient engagés dans un combat à mort. Le plus grand, fruit maigrichon d'une histoire d'amour entre un labrador et un pit-bull, avait le poil hérissé, les crocs luisants et le blanc de l'œil brillant. Le plus petit, probablement un terrier, se recroquevillait craintivement, tout tendu. Le poil d'une de ses hanches était taché de sang et de bave. Je ne connaissais aucun des deux.

Inconscient de ma présence, ou s'en fichant, le lab-pit s'est ramassé, prêt à bondir. Le terrier a poussé un petit gémissement et s'est aplati comme s'il voulait rentrer sous terre, espérant réduire au maximum la masse qu'il offrait au monde.

Le lab-pit s'est retenu un instant, puis, assuré que le rang hiérarchique avait été bel et bien établi, il a fait demi-tour et trottiné en direction d'un monticule sombre à la base du mur. Pendant que le terrier filait, la queue collée au nombril, le lab-pit a humé l'air, étudié les alentours, et baissé la tête.

Je l'ai observé, fascinée, intriguée par la raison de cette bagarre.

Un déchaînement de secouage et d'arrachage, et le vainqueur a relevé le museau.

Coincée dans la mâchoire du chien, la tête sectionnée d'une oie, le cou ravagé, d'un noir luisant, une bande de joue d'un blanc étincelant comme le sourire d'un clown diabolique.

J'ai regardé la pluie tomber sur les yeux sans vie de l'oiseau.

Chapitre 2

Vendredi 29 juin

Une semaine s'est écoulée. À la minute près, quasiment. Il ne s'est pas passé grand-chose. Ébranlée par la bagarre des deux chiens et l'oie assassinée, je n'avais pas signalé la présence de l'intrus. Ou du voyeur. Ou quoi que ce soit. Et je ne l'avais jamais revu.

Dernièrement, j'avais traversé une passe difficile. Côté santé. Et personnellement. Et professionnellement. Sur ce plan-là, je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même. J'aurais pu être plus diplomate. Ou la boucler. Qui aurait pu deviner que mes commentaires m'exploseraient à la figure ? D'accord. C'est comme ça que ça marche, et alors ? Je m'étais essentiellement concentrée sur ces problèmes.

Et franchement ? Un rôdeur en imperméable ? Le plus vieux cliché du monde, non ? Y avait-il vraiment quelqu'un ? Ou tout l'incident n'était-il qu'une réplique de mon cauchemar provoqué par la migraine ?

Deux globes flous se sont concrétisés en phares qui ont troué la lunette arrière de ma voiture. L'habitacle s'est illuminé, faisant revenir mes pensées de l'endroit où elles s'étaient égarées.

Onze heures dix du soir. Je venais de déposer maman dans son nouveau repaire et j'étais arrêtée au carrefour

de Sharon Amity et de Providence Road. En attendant que le feu passe au vert, j'ai jeté un coup d'œil à mon reflet dans le rétroviseur.

Les cheveux attachés sur la nuque, pas génial, mais ça allait. Des restes de mascara, de fard à joues et de brillant à lèvres essayaient bravement de masquer mon épuisement.

Maman n'avait pas fait de commentaire. À moins que... ? Je n'avais pas fait très attention.

Une tunique de soie un peu bohème, mais pas exagérément. Qui masquait le haut du jean *skinny* noir, plus ample ces temps-ci. Les sandales Tory Burch. Les ongles des orteils *I STOP for Red*.

La tenue, le maquillage L'Oréal, le vernis à ongles OPI. Je faisais un effort. Je me re-frottais au monde, aurait dit maman. A dit maman. À répétition. En vérifiant régulièrement si mes pupilles étaient bien symétriques.

Ce soir, la Symphonie n° 2 en *ut* mineur de Mahler. *Résurrection*.

Comme par une ironie du sort.

J'avais hâte d'être chez moi.

Qu'on ne se méprenne pas, j'adore les concerts. Mais pour moi, la compagnie des amies de maman au cocktail mondain qui s'ensuit vaut une coloscopie. Et encore. Au moins, la bonne vieille intromission comporte un bénéfice pour la santé.

Ma mère, Katherine Daessee «Daisy» Lee Brennan est veuve, atteinte d'un cancer, et dotée d'un petit ami qui consacre les jours ouvrables à diriger un empire de buanderies et de nettoyeurs à sec depuis son quartier général dans l'Arkansas. Ma sœur Harry habite à mille six cents kilomètres, au Texas. Et elle est folle.

Voilà le tableau. D'une façon générale, je suis le rendez-vous par défaut de maman.

Ce qui me convient. Mais pourquoi accepter ces sauteries post-concert ? C'est simple. Ma mère élève l'art du comportement passif-agressif à des hauteurs inédites. Et je finis toujours par céder.

Le feu est passé au vert. J'ai accéléré. Les phares qui me suivaient ont rapetissé et viré à gauche. Sharon Amity est devenue Sharon Lane. Sans raison. Plus loin, Sharon Lane forme un T avec Sharon Road. À Charlotte, les noms de rues sont destinés à semer la confusion chez les conducteurs de passage.

Je suis passée sous une voûte de chênes à feuilles de saule, très haute au-dessus de la chaussée, et des ombres ont balayé le pare-brise. Des bribes de la conversation du soir repassaient en boucle dans ma tête. Toujours les mêmes conversations rebattues :

— Ta mère a l'air en forme, dis donc !

Ce qui voulait dire : pas morte.

— Sa chimio se passe bien.

— Et comment va Pete ?

Traduction : il paraît que ton ex sort avec une professeure de yoga chaud/une neurochirurgienne/l'héritière d'une compagnie de transport internationale.

— Ça va, merci.

— Nous prions pour Katy.

Dieu merci, c'est ta fille qui est en zone de guerre, pas la nôtre.

— Ça va, merci.

— Mon neveu qui vient de divorcer s'installe à Charlotte. Il faut absolument que vous vous rencontriez. Permets-moi de te sauver de ta misérable existence.

— Ça va, merci.

Ce soir-là, de nouveaux sujets avaient été abordés, des questions inspirées par mon fiasco actuel :

— Tu enseignes toujours à l'Université de Caroline du Nord ?

Tu vas être obligée de reprendre ton boulot alimentaire ?

— Quelques cours à la maîtrise.

— La mort du docteur Larabee a été une terrible tragédie.

— En effet.

— Tu t'entends bien avec le nouveau médecin légiste ?

Il paraît que vous vous envoyez chier, ta nouvelle patronne et toi ?

— Excusez-moi, je crois que Daisy me fait signe qu'elle voudrait s'en aller.

Ces séances me font regretter de ne plus picoler. Énormément regretter.

J'ai traversé Wendover. La route s'est réduite à deux voies. Je suis arrivée trop vite sur un dos d'âne. La voiture s'est cabrée, est retombée.

Mon iPhone s'est illuminé. Pas de sonnerie. Je l'avais mis sur silencieux pendant le concert, et j'avais oublié de réactiver les notifications.

J'ai jeté un coup d'œil au téléphone, posé sur le siège passager. Une petite fenêtre grise indiquait la réception d'un texto. J'ai pensé que c'était maman qui s'inquiétait que mon embole ait éclaté. Ou qui craignait que j'aie été enlevée par des pirates somaliens.

Quelques minutes plus tard, garée dans mon allée, j'ai tapoté l'écran pour afficher l'appli Messages. Le texto était arrivé à 20 h 34.

J'ai ouvert l'appli, le message.

Quatre photos.

Un frisson électrique a fusé sous mon sternum.

Ma maison de ville était d'une fraîcheur miraculeuse, et il y régnait une discrète odeur de plâtre et de peinture fraîche.

— Birdie ? ai-je appelé en jetant mes clés sur le comptoir.

Pas de réponse.

— Bird ?! Je suis rentrée !

Rien du tout. L'animal m'en voulait encore pour les travaux de rénovation. Parfait. Chacun ses problèmes.

J'ai fermé la porte à clé, branché l'alarme et traversé la cuisine sans allumer la lumière. Je suis passée dans la salle à manger, puis le salon, et suis montée à l'étage.

Sur certains actes notariés du XIX^e siècle, la petite structure de deux étages s'appelle l'Annexe. L'Annexe

de quoi ? Aucun être vivant n'en a la moindre idée. Du manoir, à présent divisé en appartements, qui domine le domaine de Sharon Hall ? De la remise à calèches, reconverte en habitation, qui la jouxte ?

Je m'en fous. Je vis depuis plus de dix ans dans les pièces lilliputiennes de l'Annexe, depuis ma séparation d'avec le prétendu soupirant de l'héritière d'une compagnie de transport internationale. Depuis que je l'occupe, je n'avais rien changé à part les ampoules électriques.

Enfin, jusqu'à une époque toute récente. Et le processus de rénovation — les normes du bâtiment, le permis de construire, l'hystérie de l'association des copropriétaires — avait été horrible. Et il y avait encore des problèmes. Des fenêtres bloquées. Un électricien cinglé. Un peintre invisible.

En arrivant à l'étage, j'ai jeté un coup d'œil vers la porte qui dessert les nouveaux mètres carrés. Comme d'habitude, j'ai eu un serrement au cœur, juste un hoquet en fait, mais suffisamment marqué pour attirer mon attention. Le tressaillement que ressentent les victimes de cambriolage ?

J'avais pris la décision de vivre avec Ryan ; nous étions tombés d'accord pour faire l'aller et retour entre nos deux villes, pour nous déplacer en fonction de nos contraintes professionnelles et de nos marges de manœuvre à tous les deux. Nous avons acheté un appartement à Montréal. J'avais accepté le projet d'agrandissement, ici. Pour qu'on ne se marche pas dessus, mon coloc et moi.

Alors pourquoi cette grimace mentale ? Pourquoi cette réticence à occuper le nouvel espace ? Rien de plus inquiétant derrière la porte qu'une installation électrique contestable et un gris pas de la bonne nuance sur les murs. Deux bureaux, deux bibliothèques, deux armoires de classement.

Deux brosses à dents dans la salle de bain. Deux sortes de pain dans le congélateur.

Tout par deux.

Ma vie s'était subdivisée. J'avais déjà donné. Ça n'avait pas marché.

Ressais-toi, Brennan. Ryan n'est pas Pete. Il ne te trahira jamais. Il est séduisant, intelligent, généreux, gentil. Et tout ce qu'il y a de sexy. Pourquoi cette réticence à t'engager ?

Comme d'habitude, je n'avais pas la réponse.

Dans la chambre à coucher, j'ai jeté mon sac sur le bureau, ma carcasse dans la chaise berçante, j'ai envoyé valser mes sandales et branché mon téléphone pour que ce satané truc ne s'éteigne pas dans la seconde.

Je passe mon temps à voir des scènes de crime et des photos d'autopsies. Ce n'est jamais joli. La chair cendreuse, les yeux qui ne voient plus, les murs ou les habitacles de voiture éclaboussés de sang. J'ai beau être habituée, ces tristes tableaux m'affectent toujours autant. Et me rappellent cruellement qu'un être humain a succombé à la violence.

Mais celles-là m'ont particulièrement saisie.

J'ai senti ma gorge se serrer.

La première photo montrait un homme allongé sur le dos dans une housse mortuaire, les bras raides collés contre les flancs. La housse avait été ouverte jusqu'à la taille. On ne voyait rien en dessous des manches retroussées et de la ceinture.

L'homme était mort dans une chemise écru trempée de sang. Calée au niveau de sa tête, une paire de chaussures du même cuir brun chaud que la ceinture qui retenait son pantalon.

Au-dessus du col trempé de sang, le visage était une vision d'épouvante. La chair et les os étaient broyés. Le nez et les oreilles avaient disparu, les orbites noires étaient vides.

Aussi aveugles que l'oie, près du mur du jardin.

Ce souvenir sinistre a suscité un autre frisson viscéral.

Les deux photos suivantes étaient des gros plans des mains de l'homme. Ou plutôt de ce qui aurait été ses mains, si elles avaient survécu. À partir des coudes,

les avant-bras étaient réduits à des moignons, le radius et le cubitus se terminant par des projections déchi-quetées juste en dessous de l'endroit où les manches crémeuses avaient été roulées. Des tendons déchiquetés brillaient, tout blancs, dans le hachis digne d'un hamburger.

La dernière photo était cadrée sur le ventre de l'individu. Le devant de la chemise avait été écarté sur le côté. L'abdomen largement ouvert en dessous des côtes ressemblait à l'épave blanchie d'une proue de bateau fracassée. Ce qui restait de ses viscères était pratiquement méconnaissable. J'ai repéré quelques restes d'organes, des lambeaux de foie et de vésicule biliaire, mais rien ne se trouvait à l'endroit normal.

Le message n'était accompagné d'aucun nom ou numéro, filtré par un serveur mandataire comme en utilisant les auteurs de pourriels. Je savais qu'il y avait des applis et des sites web qui répondaient au désir d'anonymat des expéditeurs de textos. Des trucs pour dissimuler son identité en utilisant des comptes de messagerie à usage unique. Mais qui aurait pu faire ça ? Et pourquoi ? Et qui aurait pu avoir accès à un cadavre aussi amoché ? Et à mon numéro de cellulaire ?

Joe Hawkins ? Une telle infraction au protocole ne lui ressemblait pas. Joe était le vétéran des techniciens d'autopsie. Vétéran dans tous les sens du terme : Hawkins faisait déjà des sutures en Y quand il n'y avait qu'un pathologiste et son assistant au MCME. Probablement à l'époque où Custer rendait l'âme à Little Big Horn.

Si l'expéditeur était Hawkins, quelle était sa motivation ? D'accord, la victime était dans un sale état. Mais on avait vu pire, tous les deux. Bien pire. Hawkins était-il un allié dans mon conflit du moment ? Une info, neutre, pour une camarade en péril ?

Hawkins me filait-il un tuyau ? Dans la mesure où le cadavre sans visage serait difficile à identifier, suggérerait-il que l'affaire pourrait exiger de consulter une anthropologue ? Pendant des années, j'avais été l'unique

praticienne de la région. Dans le passé, la tâche m'aurait incombé, sans doute possible.

Mais Larabee s'était fait tuer et Heavner avait chaussé ses patins.

Un mot d'explication. Depuis que la Caroline du Nord bénéficie d'un médecin légiste à l'échelle de l'État, la décision de recourir à des consultants extérieurs revient audit médecin légiste en chef, à Chapel Hill. Le bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, pour lequel j'officie, est l'une de ses antennes et couvre les cinq comtés autour de Charlotte. Grâce à la loi sur les armes, favorable aux fous de la gâchette, mes concitoyens s'entretuent avec un bel enthousiasme. Et donc, après le meurtre de Larabee, il avait fallu remplacer le chef en vitesse.

Le salaire n'est pas stratosphérique, aussi Heavner n'avait-elle eu qu'une poignée de concurrents. Vu de sa fenêtre, le climat de Charlotte était éblouissant à côté de celui du Dakota du Nord. Du point de vue de l'État, elle était disposée à travailler pour des miettes, et à s'y mettre tout de suite.

Bingo ! D^{re} Margot Heavner, pathologiste judiciaire, auteure, et imbattable quand il s'agissait de faire son numéro.

Elle m'a mise de côté à la minute où elle a débarqué. Sans prendre de gants. Dès le premier jour, elle a bien fait comprendre qu'elle aurait préféré embaucher Charlie Manson plutôt que de travailler avec moi.

Vous avez pigé. Il y a un cadavre dans le placard entre nous.

Six ans plus tôt, Heavner avait publié un livre intitulé *Venger la mort : ma vie de médecin de la morgue*. L'ouvrage — destiné au grand public — était un recueil d'études de cas, pour la plupart assez banals, voué à positionner l'auteure comme la plus grande pathologiste depuis l'invention du scalpel. Mettre la profession sous les feux de la rampe et inspirer les générations futures, pourquoi pas, après tout ?

Or les feux de la rampe, c'est sûr, elle ne les a pas lâchés. Pendant quelques semaines, on n'a vu qu'elle dans les médias. Les talk-shows, les articles dans la presse, les fenêtres pop-up, les réseaux sociaux. Ça ne me dérangeait pas. Jusqu'à ce que D^{re} Morgue accorde une série d'entretiens à un fumier d'extrême-droite appelé Nick Body.

Body, auteur de blogues et de balados sur Internet, et présent sur des dizaines de radios locales, s'emparerait de n'importe quelle ineptie pour augmenter son auditoire et son lectorat. Le mouvement anti-vaccination, le contrôle des esprits par le gouvernement, le rôle de l'armée américaine dans les attaques contre les Twin Towers et les baraquements de Beyrouth — il fait ses choux gras de tout, si pernicieux ou absurde que ça puisse être. Et pareil pour toutes les affaires impliquant de la violence et des tragédies personnelles — tout est bon à dramatiser.

Au cours de ses entretiens avec Body, Heavner ne s'est pas bornée à parler de son livre. À plus d'une occasion, elle a discuté du cas d'un enfant assassiné. Un meurtre brutal pour lequel aucun meurtrier n'avait été condamné.

Et là, je n'étais plus du tout d'accord.

Quand un journaliste m'avait demandé mon avis sur le comportement de Heavner, j'avais émis une critique acerbe. Peut-être qu'il m'avait piégée par ses questions tendancieuses, peut-être était-ce parce que je travaillais sur trois assassinats d'enfants et que je me sentais plus que protectrice à l'égard des victimes. Ou parce que j'étais fatiguée. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas mâché mes mots.

Heavner était furieuse. Elle avait menacé de m'attaquer pour diffamation, injure publique ou Dieu sait quoi, mais elle n'était pas passée à l'acte et n'avait pas non plus porté la querelle sur la place publique. Personne ne s'intéresse aux chamailleries de ces *nerds* de scientifiques. Mais dans nos petits cercles de spécialistes, les ragots allaient bon train.

Cette année-là, à la réunion annuelle de l'American Academy of Forensic Sciences, une collègue entomologiste, Paulette Youngman, m'avait conseillé de lâcher le morceau. Était-ce à Dallas ? À Baltimore ? Les circonstances se brouillent dans ma mémoire. C'était lors d'une pause, au cours d'un atelier pluridisciplinaire sur la maltraitance des mineurs, quand Heavner était passée enroulée dans l'une de ses capes griffées Diane von Furstenberg qui étaient sa marque de commerce.

— Vous avez raison, avait dit Youngman. Cette femme est totalement dénuée de scrupules.

— Elle a discuté d'une affaire d'homicide en cours pour lancer son satané bouquin.

— C'est sans importance.

— Mais si, c'est important, si elle a compromis le dossier et que justice n'est pas rendue à l'enfant. Et puis, il n'y a pas eu que celui-là. Elle a évoqué d'autres cas d'enfants disparus. J'entendais Body saliver dans les haut-parleurs.

Youngman avait remué les glaçons de sa boisson et reposé son verre en polystyrène expansé.

— Vous avez déjà entendu parler de l'*Ophiocordyceps camponoti-balzani* ?

— Je crois que j'en ai une colonie sous mon évier.

— C'est un champignon qui pousse sur la tête des fourmis dans la jungle amazonienne. On les appelle les fourmis zombies.

— On dirait une des théories du complot de ce fumiste de Body.

— Sauf que c'est vrai. Le champignon contrôle le cerveau des fourmis.

— Et il les contrôle pour quoi ? Voter républicain ?

— Il prend le contrôle du cerveau de la fourmi, puis il la tue une fois qu'il s'est déplacé vers un endroit propice à son épanouissement.

— C'est démoniaque.

— Cryptogamique, en fait.

J'étais perdue.

— Mais où voulez-vous en venir ?

— Le sens moral de Heavner a été piraté par son besoin de célébrité et d'adulation du public.

— Elle est devenue une pathologiste zombie.

Youngman avait haussé les épaules.

— Alors je devrais laisser tomber ?

— En fin de compte, la fourmi perd toujours, avait commenté Youngman en inclinant la tête, et la lumière fluorescente s'était reflétée sur les verres des méchantes lunettes noires en équilibre sur le bout de son nez.

Pendant un long moment, nous étions restées sans parler. C'est Youngman qui avait rompu le silence.

— Est-ce que le bouquin de Heavner s'est retrouvé sur la liste des meilleures ventes du *New York Times* ?

— Non, et de loin.

J'avais vérifié.

Youngman avait eu un grand sourire.

Que je lui avais rendu.

Pendant les années qui avaient suivi cette conversation, j'avais souvent repensé à la métaphore de la fourmi et du champignon. Pour moi, ce n'était que la résultante du visionnage trop fréquent de photos d'enfants maltraités.

Mais voilà, six ans plus tard, Heavner s'était trouvé un endroit où s'épanouir. D^{re} Morgue dirigeait le MCME. J'étais *persona non grata*, et c'était le chaos dans ma vie.

J'ai regardé l'horloge. Près de minuit. Et si j'appelais Hawkins ?

Aucune chance qu'il soit encore debout.

Un brin de toilette. Je me suis glissée dans mon lit.

Et bien sûr, je n'ai pas fermé l'œil.

Dans le noir, des images tournaient et tourbillonnaient, citoyennes de mon subconscient qui s'efforçait d'attirer mon attention. Heavner. Hawkins. L'homme sans visage. Un défaut dans mon artère communicante postérieure gauche maintenant bourrée de petits ressorts en platine.

Birdie a fini par me rejoindre et se lover contre moi.

Ça ne m'a pas aidée. Mon esprit était une décharge sauvage remplie de doute, de désarroi et de questions sans réponse.

La championne étant : qui était la fourmi condamnée, et qui était le champignon en quête d'un avenir florissant ?

Chapitre 3

Samedi, 30 juin

J'ai été réveillée par un oiseau moqueur qui lançait ses trilles *a capella* devant ma fenêtre. Birdie n'était pas là, sans doute était-il allé boudier ailleurs.

Mon réveil annonçait six heures vingt-sept. Le ciel virait du gris d'étain au blanc nacré. La chambre était une collision d'ombres dont les contours se précisaient.

Je me suis retournée.

Une conversation s'est insinuée dans mon cerveau endormi. Une vieille femme à la voix tremblante, comme si elle hésitait à transmettre son message. Ou comme si elle était terrifiée.

Ses paroles résonnaient encore dans ma tête. *Une ordure assoiffée de sang. Qui exploite la mort de mon adorable bébé pour se faire mousser. Le Seigneur Jésus sait que c'est mal.*

Hardin Symes. C'était le nom du petit garçon décédé.

Plus tard, je devais apprendre que mon interlocutrice se nommait Bethyl Symes. La grand-mère de Hardin. J'avais entendu parler de Nick Body, bien sûr, le fougueux provocateur. Je n'avais jamais rien écouté de lui dans les médias, ni lu aucun de ses blogues. Je ne suis pas son public.

Mais Bethyl le suivait, elle. Et elle en voulait à mort à Heavner d'avoir transformé l'assassinat de son petit-fils

en tempête de merde, selon son expression. D'avoir exposé au monde le cœur brisé de sa famille.

C'était à cause de Bethyl que j'avais écouté l'interview de Heavner, après quoi j'avais lancé les missiles qui avaient ouvert les hostilités.

Je n'avais plus jamais entendu parler de Bethyl Symes.

Ne tenant plus en place, je me suis levée, j'ai fait un brin de toilette, me suis surtout brossé les dents, et je suis descendue dans la cuisine. Après avoir préparé le café, j'ai rempli le bol de mon chat rancunier. Puis j'ai attrapé l'*Observer* sur le perron de derrière et je me suis installée à la table pour lire des informations dont j'avais déjà pris connaissance sur Internet.

Pourquoi cette approche préhistorique des nouvelles ? Par loyauté envers le petit qui depuis trois ans balançait les journaux sur le pas de ma porte, visant depuis son vélo avec une précision digne de la NASA. Derek. Derek prétendait qu'il économisait pour Harvard. Je suis peut-être une imbécile. Son histoire lui valait des pourboires ridiculement élevés.

Un carambolage sur l'I-77 avait coûté la vie à une famille de l'Ohio en route pour Charleston et une semaine de vacances d'été à la plage. On construisait de nouveaux immeubles d'habitation dans le South End. Le département de la Justice ouvrait une enquête sur les finances d'un parlementaire local.

Rien sur l'homme sans visage. La vraie raison de ma lecture.

Un deuxième café, puis j'ai sorti mon MacBook Air de mon sac pour effectuer une rapide recherche en ligne. Aucune allusion à la découverte de restes humains dans les environs de Charlotte.

Je n'ai pas fait grand-chose jusqu'à huit heures. La vaisselle. Des courriels. Une lessive. Puis, sachant que Hawkins était un lève-tôt, j'ai composé son numéro. Il a répondu à la première sonnerie.

— Ouais, quoi ?

Son mode de salutation habituel.

- Un merci, ça ferait l'affaire ?
- En quel honneur ?
- C'est toi qui m'as envoyé un texto, hier soir ?
- Nan.
- Surprise, je lui ai parlé des photos.
- Une idée de qui a pu les envoyer ?
- Nan.
- Le corps est au MCME ?
- Ouais.

Dire que Hawkins est taciturne serait l'euphémisme du millénaire.

- C'est quoi, le scoop ?
- Le gars a été bouffé par les cochons.
- J'aurais parié sur des chiens.

Un coup d'œil aux photos reçues par texto m'avait appris que les mutilations étaient le fait d'animaux.

- Des cochons sauvages.
- Où ça ?

Quand je discutais avec Hawkins, j'adoptais inmanquablement sa brusquerie. Pas par choix conscient ; c'est le rythme heurté qui déteignait.

- Comté de Cleveland.

J'ai laissé passer un silence encourageant. En pure perte, comme d'habitude.

- Quelqu'un qui s'est débarrassé du cadavre ?
- C'est pas clair.
- On vous l'a amené quand ?
- Hier.
- L'autopsie est prévue pour lundi ?
- Ce matin. À ce que j'ai compris.
- Un samedi ? Pourquoi si vite ?
- Aucune idée.
- Qui maniera le scalpel ?
- Heavner.
- Qu'est-ce qu'on sait de l'affaire ?
- Cadavre sans visage, sans ventre, sans mains.

J'entendais une télé en fond sonore. Hawkins était chez lui, où que ce soit. Après toutes ces années à travailler

ensemble, je ne lui avais jamais demandé où il habitait. Et il ne me l'avait jamais dit de lui-même.

— Donc, pas d'identité et rien pour l'IAFIS.

L'IAFIS : l'Integrated Automated Fingerprint Identification System, autrement dit le système intégré automatisé d'identification des empreintes, la base de données nationale du FBI des empreintes et des affaires criminelles. Parfois, avec de la chance, ça correspondait du premier coup.

— Nan.

— À moins que le gars ait son permis dans sa poche, Heavner aura besoin d'un profil biométrique à donner aux flics.

— Une carte de sécurité sociale suffirait.

Un bruit métallique a couvert les hauts et les bas du dialogue télévisé. Hawkins était en train de faire la cuisine, ou de fabriquer quelque chose.

— Je te dirai si j'ai des nouvelles de Heavner.

Le seul fait de prononcer ces mots m'a retourné l'estomac. Je savais que D^{re} Morgue ne m'appellerait jamais.

Elle ne m'a pas appelée.

Pas de la matinée, alors que l'autopsie était en cours.

À dix heures, je suis sortie courir, longtemps, à la limite de mes forces, et je suis rentrée trempée comme une soupe et quasiment tremblante de fatigue musculaire. Pas de messages en attente sur mon téléphone. Pas de voyant rouge clignotant sur mon répondeur.

Je sais. Encore une machine préhistorique. Je n'ai aucune raison de garder cette ligne fixe. Pas de valeureux livreur, là. Juste l'habitude. Comme mes vieux médicaments sur ordonnance, périmés, inutiles, mais jamais jetés.

Les heures défilaient et je continuais à regarder les photos. À me demander qui avait bien pu me les envoyer. Mais je n'avais aucun candidat plausible. Et aucune explication.

À l'heure du lunch, Heavner n'avait pas appelé, et Hawkins était probablement parti casser la croûte.

Birdie boudait toujours. Maman n'est pas venue vérifier si ma tête avait explosé et n'a pas déboulé avec de nouvelles idées de voyage. Bien qu'elle et le tsar du nettoyage à sec soient l'une et l'autre les conjoints survivants d'une longue union, ils planifiaient le mariage du siècle, voyage de noces inclus. Maman, du moins.

Ryan n'a pas appelé de Montréal pour donner des nouvelles.

Il fut un temps où j'arrivais toujours à le localiser mentalement. Dans la salle de l'escouade des *crimes contre la personne**, huit étages en-dessous de mon labo à l'Édifice Wilfrid-Derome, rue Parthenais. Son appartement d'Habitat 67, tout en angles, en verre et en vue sur le fleuve Saint-Laurent et le Vieux-Montréal sur la berge opposée. Depuis qu'il a pris sa retraite — encore un facteur de stress pour ma courbe de contrainte-déformation —, plus moyen de le localiser avec précision.

Slidell était aussi passé en mode silence radio. Erskine «Skinny» Slidell, un cocktail de paroles en l'air, de bedaine et de mauvais polyester, a été, pendant des décennies, détective à la section des homicides du CMPD, la police de Charlotte-Mecklenburg, et donc l'alter ego de Ryan pour Dixie. Pas entre mes draps, juste pour les enquêtes criminelles. Comme Ryan, Slidell avait pris sa retraite et bifurqué vers un boulot de détective privé, tout en restant bénévole auprès de la section des affaires non résolues du CMPD. Lui non plus, je n'étais plus très sûre de savoir où il pouvait se trouver, ces temps-ci.

Personne ne m'a appelée. Aucun signe de mon chat. L'Annexe était plongée dans un silence d'une telle densité que je commençais à me demander si ma migraine de la semaine passée n'avait pas provoqué une mini-attaque qui m'aurait rendue sourde.

À une heure, je vibraïis d'une énergie frénétique qui m'aurait permis d'escalader l'Everest en solo.

D'accord, Brennan. En piste.

J'ai attrapé un Coke Diète, mon ordi portable, et j'ai gravi quatre à quatre l'escalier qui menait à mes nouveaux quartiers chics.

La lumière filtrait entre les lattes des persiennes de style colonial. Des persiennes grises, qui auraient dû être blanches. J'ai pris note mentalement d'appeler mon entrepreneur lundi matin à la première heure. Et lâché un juron en me souvenant qu'il s'était envolé pour Porto Rico afin d'aider son frère à rebâtir après le passage de l'ouragan Maria. J'ai changé ma note mentale. Appeler le peintre.

Dans l'air planait une odeur suave de bois fraîchement coupé. Bon. Ça c'était plutôt joli.

L'un des deux bureaux était neuf, sorti de l'imagination d'un de ces designers affectés qui aurait probablement qualifié le style de Moderne chic italien. Plateau en verre, piètement en acier inoxydable. Au début, je trouvais les lignes anguleuses agressives. Mais force m'était d'admettre que l'objet commençait à trouver grâce à mes yeux.

Deux photos étaient suspendues au-dessus de la dalle de verre étincelante, à l'endroit précis où l'angle du nouveau toit rejoignait le nouveau mur. Ryan, deuxième à droite sur la rangée du haut, quasiment le plus grand de sa promo de l'école de police. Ryan, en uniforme de la Sûreté du Québec, un bras passé autour des épaules de sa fille Lily, morte il y avait maintenant quelques années d'une surdose d'héroïne.

Au-dessus du plateau de verre, éclairée par un rayon de lumière oblique, une figurine à tête branlante dédiée par Guy Lafleur, le joueur vedette de l'équipe des Canadiens. À côté, une lampe qui ressemblait à un bout d'aile tordue d'une frégate Nébulon sortie de *La guerre des étoiles*.

Je me suis installée devant l'autre bureau, mon vieux bureau familial, une trouvaille dégotée dans un marché aux puces et que le designer affecté aurait étiquetée Rebut de l'Armée du Salut.

Des câbles électriques pendouillaient du plafond et sortaient du mur au-dessus de ma tête, puissant rappel que l'électricien était aussi incompetent et peu fiable que le peintre. Deux engueulades téléphoniques qui illumineraient mon lundi.

Sur mon bureau, les diplômes attendaient qu'on les accroche. Une maîtrise et un doctorat de l'Université Northwestern. Un certificat de l'American Board of Forensic Anthropology.

Près des diplômes, sur le plateau en chêne ciré, des photos encadrées de maman et papa souriant devant deux petites filles blondes portant tresses et tablier. Pete et moi tenant une Katy bébé. Ryan et moi devant une auberge dans la campagne québécoise. Larabee et moi lors d'un congrès de l'association américaine de médecine légale.

Papa. Larabee. Morts tous les deux. Pete et moi, aussi, métaphoriquement. Des instantanés d'une vie explosée ?

Bon Dieu, Brennan. Arrête un peu.

Ryan et Slidell, retraités et partenaires. Ex-flics, à présent détectives privés. Heavner aux commandes, et moi, bannie du MCME. La reconfiguration de mon monde si bien organisé malmenait mon cerveau aux artères en péril.

Mettez cela sur le compte d'un défaut de personnalité. Des ans, les irréparables ravages. Ces derniers mois, je n'avais pu que me résigner à reconnaître ma faiblesse.

Je n'aime pas le changement.

D'où la réticence que j'éprouvais à prendre possession de ce nouvel espace.

Mais j'y étais, à présent. Avec tout ce qui concernait l'homme sans visage. Une nouvelle enquête. Une nouvelle ère. J'apporterais le reste de mes papiers et documents au coup par coup.

Motivée par l'agacement que m'inspirait Heavner, j'ai ouvert mon ordinateur, je me suis connectée sur Google et j'ai entré le nom de Hardin Symes.

Il n'en est pas sorti grand-chose. Mais quand même...

J'ai trouvé des articles sur la disparition de l'enfant et les recherches entreprises pour le retrouver. Puis l'issue, dramatique. Tous les reportages concordent.

Hardin Symes, sept ans, vivait avec sa mère, sa grand-mère et deux sœurs dans un appartement sur East Indiana Avenue, à Bismark, dans le Dakota du Nord. Le 19 août 2012, Hardin avait été enlevé alors qu'il jouait tout seul sur la pelouse devant la résidence. Des voisins avaient raconté avoir vu un homme aux cheveux sombres faire monter l'enfant dans une voiture. Cinq jours plus tard, le corps de Hardin avait été retrouvé, en état de décomposition avancée, par des chasseurs à vingt-cinq kilomètres de son domicile.

En 2014, un article du *Tribune* de Bismark avait fait le compte rendu du procès de Jonathan Fox, le suspect accusé du meurtre de Hardin. La défense avait argué que toutes les preuves étaient circonstanciées et que la déclaration publique faite par le médecin légiste avait nui à l'accusé. Le jury avait fini dans une impasse et le juge avait prononcé la nullité du procès.

Lors du troisième anniversaire de la mort de Hardin, une histoire intéressante était venue à la connaissance du public. Dix-sept mois avant l'enlèvement du petit garçon, Jack Jaeborn, huit ans, avait disparu de chez lui, dans le même quartier. Le père de Jack avait déclaré qu'un individu aux cheveux noirs avait invité son fils à l'accompagner au parc du coin pour attraper des grenouilles, et qu'il lui avait formellement interdit d'y aller. Le petit garçon avait désobéi. Cette nuit-là, une famille de randonneurs était tombée sur le corps martyrisé de Jack, dans une forêt située à vingt kilomètres de son domicile. L'autopsie avait établi qu'il était mort étranglé ou étouffé.

Le parallèle était frappant. Les deux garçons vivaient dans deux pâtés de maisons voisins. Ils avaient disparu à un an et demi d'écart. Ils avaient à peu près le même âge. Ils avaient tous deux été abandonnés dans une zone boisée, à une distance à peu près équivalente de leur

domicile. Et, plus révélateur encore, Jonathan Fox avait loué un appartement dans le même immeuble à logements que la famille de Hardin Symes.

La police de Bismark était convaincue d'avoir arrêté le bon coupable, mais Fox n'avait jamais été rejugé. En 2015, la section chargée des affaires non résolues s'était mise à fouiller dans les cartons, en quête d'une preuve suffisante pour coincer le salaud.

Je n'ai pas trouvé trace d'un quelconque suivi de l'enquête. Apparemment, rien n'était apparu qui aurait permis de rouvrir le dossier.

J'ai cherché Jonathan Fox sur Google. Et appris ce qui suit.

Fox avait quitté l'école dès la première année du secondaire. Il avait travaillé à la réception d'un petit motel de Bismark. Après son procès pour le meurtre de Hardin Symes, il avait déménagé à Baltimore.

En 2016, il avait été accusé du meurtre de Chelsea Keller. Chelsea avait dix ans. Elle était sur la pelouse devant chez elle quand elle avait disparu. Son corps avait été retrouvé dans une forêt située à vingt-cinq kilomètres de là. En 2017, Fox était mort, poignardé en prison, la Western Correctional Institution à Cumberland, dans le Maryland.

Je me suis appuyée au dossier de mon fauteuil, les tripes nouées. Le même spasme que j'avais éprouvé quand Heavner s'était lâchée avec Body.

Au bout du compte, Fox s'était fait démonter. Mais j'avais eu raison. Les commentaires de Heavner avaient fourni des munitions à l'avocat de Fox lors du procès. Et cette stratégie avait payé.

Mais ce spasme viscéral avait été provoqué par autre chose que des commentaires déplacés sur le meurtre d'un enfant.

Après avoir consulté quelques anciennes notes dans un classeur installé dans le bureau/chambre d'amis du rez-de-chaussée, j'ai entré le nom de Nick Body dans la barre de recherche Google et je suis tombée sur le lien de

son émission de radio, *Body Language*. Une fois sur le site, j'ai cliqué sur l'onglet Archives et j'ai entré la date que je venais de récupérer. Le 4 septembre 2012.

J'ai craché, à contrecœur, la somme demandée. Répondu aux questions non optionnelles sur mon profil. Et ouvert le fichier audio.

L'entretien était conforme à mes souvenirs. Body interrogeait Heavner sur son livre, aiguillant la conversation vers les cas les plus sordides, les plus terrifiants. Heavner était une « bonne cliente », à la voix nasillarde, pleurnicharde, presque aussi écœurante que l'aboïement de Body qui évoquait du gravier passant dans un tamis.

Dix minutes plus tard, Body sautait le pas et évoquait l'affaire Hardin Symes. Un bref moment d'hésitation, et Heavner sautait à son tour, révélant des détails qui n'auraient jamais dû quitter la salle d'autopsie. Livrant son point de vue sur la dépravation du coupable.

Et puis, la trahison qui m'avait mise littéralement hors de moi. Six ans plus tard, même cause, même effet.

Heavner avait annoncé au monde entier que Hardin Symes était autiste. Cette révélation avait permis à Body d'enchaîner sur un de ses sujets de prédilection.

Étaient-ils de mèche ? Peu importe. La divulgation était honteuse, en violation avec le code de déontologie de la profession.

Body avait passé le reste de l'entretien à délirer sur les effets délétères de la vaccination. Son raisonnement empruntait le chemin habituel, bipolaire, de la stupidité. Il réfutait toutes les preuves scientifiques du rôle de la vaccination sur le recul, voire l'éradication de maladies comme la variole, la polio, les oreillons ou la rubéole. En même temps, il professait la connerie habituelle selon laquelle la vaccination pouvait provoquer l'autisme.

Et Heavner, docteure en médecine, n'avait pas objecté.

La révélation de Heavner concernant Hardin Symes était inappropriée et cruelle. Elle avait profondément blessé la famille de l'enfant. Et nui au procès de son assassin.

Que Heavner n'essaie même pas d'apporter la contradiction à la tirade anti-vaccination de Body avait accordé du crédit au grotesque. Au dangereux.

Il y avait des transgressions que je ne pouvais pas accepter.

J'avais dit ce que j'en pensais.

Seize heures. Toujours rien.

Au diable.

Tendue à bloc, j'ai attrapé mes clés et pris ma voiture.

Le bâtiment du MCME se trouve sur Reno Avenue, au nord-ouest de la ville. En ce samedi après-midi, la circulation était fluide. En dix minutes, j'y étais.

Dès mon arrivée, j'ai compris qu'il se passait quelque chose. Il y avait bien trop de voitures dans le stationnement. Deux fourgonnettes arboraient le sigle de chaînes de télé locales.

Mes neurones émettant des signaux à basse fréquence, j'ai inséré mon badge de sécurité dans le lecteur et franchi la barrière.

Chapitre 4

Margot Heavner était debout sur les marches du bâtiment du MCME ; des marches que j'avais gravies je ne sais combien de fois. Je l'ai regardée, aussi choquée que consternée.

D^{re} Morgue portait une blouse chirurgicale aigue-marine. Sortait-elle d'une autopsie ? Ou l'avait-elle enfilée pour son numéro de « Je passe à la télé » ?

Les journalistes lui brandissaient leurs micros et leurs perches sous le nez. Ils n'étaient pas nombreux, cinq en tout. Mais elle achevait une déclaration préparée à l'avance, ou elle répondait à une question.

— ... Mâle, un mètre soixante-treize, corpulence moyenne, peut-être asiatique.

Les cheveux et le maquillage de Heavner étaient d'une netteté suspecte pour quelqu'un qui sortait tout droit d'une autopsie.

— Quel âge ? a demandé un journaliste à l'air blasé de WSOC, le correspondant local de la chaîne ABC.

— Pas très âgé, mais plus un enfant.

— Ça décrit plus de la moitié de la population.

Réplique lancée par un journaliste pigiste qui aurait ressemblé à un lézard, si un lézard pouvait rentrer dans un bermuda taille 40. Je le connaissais. Gerry quelque chose.

— Le corps est dans un état de putréfaction avancée, et a été beaucoup dégradé par les animaux.

— Quel genre d'animaux ? Des rats ?

Contrairement à mon livreur de journaux, Gerry n'irait pas à Harvard.

— Des cochons sauvages, monsieur Breugger. C'est un gros problème en Caroline du Nord, a-t-elle ajouté comme si elle craignait qu'on ne la croie pas.

— Des cochons sauvages ? a demandé Fessie Green, qui était diplômée de l'Université de Clemson depuis à peine cinq minutes et travaillait pour la rubrique criminelle de l'*Observer*.

Et donnait l'impression qu'elle serait bientôt d'un vert assorti à son nom de famille.

— Les cochons doivent se nourrir. Et ceux-ci ont décidé de manger un cadavre.

Heavner a indiqué un elfe sans menton qui pesait peut-être vingt kilos.

— Qu'entendez-vous par « peut-être asiatique » ?

— Les traits sont ambigus.

— Ce qui veut dire ? a insisté l'elfe.

Le doigt de Heavner s'est pointé sur une jeune chose brillante de FOX46.

— D^{re} Brennan travaillera-t-elle sur l'affaire ?

— Mon bureau est en contact avec les autorités locales, de l'État et fédérales. Nous nous efforcerons ensemble d'identifier ce malheureux et de le rendre à sa famille.

Le bourdonnement d'adrénaline a laissé place à une colonne de chaleur qui a escaladé ma gorge et s'est communiquée à mes joues.

— Comment cet homme est-il mort ? (Gerry.)

— Je ne suis pas autorisée à évoquer la cause du décès.

— Vous pensez à un meurtre ? Un suicide ?

— Même réponse.

— C'est vous qui avez organisé ce point de presse !
De quoi *pouvez-vous* parler ?

— Mon bureau fournira les informations complémentaires dès qu'elles seront disponibles.

Heavner a hésité, peut-être pour ménager ses effets. Et puis, sur un ton sérieux et direct :

— Dans l'intérêt du dossier, et afin de le clore le plus rapidement possible, je suis prête à partager quelques détails avec vous.

Mes doigts se sont crispés sur les clés de voiture que je tenais toujours, sans m'en rendre compte.

— Des particularités qui pourraient éveiller un écho chez quelqu'un qui en entendrait parler ou qui lirait un article à ce sujet.

Gerry a tenté de l'interrompre. Heavner l'a ignoré.

— L'homme n'avait ni cartes de crédit, ni permis de conduire ni aucun autre document permettant de l'identifier. Il n'avait pas de portefeuille, mais un rouleau d'espèces totalisant plus de deux cents dollars. Le seul autre objet en sa possession était une boîte de tabac à sucer suédois, de la marque Göteborgs Rapé. Ses chaussures sont apparemment d'origine européenne. Ses vêtements sont haut de gamme. La chemise est en lin écru et garnie de petits boutons en ivoire. Le pantalon est beige, en laine et cachemire. Le boxer, luxueux, est en soie noire.

Un silence lourd de signification. Un regard nuancé.

— Toutes les étiquettes des vêtements ont été enlevées. La boîte de tabac ne portait pas une seule empreinte. Le rouleau d'espèces était constitué de dollars et d'euros.

Heavner attendait une réaction avide. Ils se sont contentés de la regarder, perplexes. Et puis l'elfe a lancé une volée de questions plutôt apathiques. Les autres ont suivi, mollement.

— Les étiquettes avaient été découpées ?

— Apparemment, oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi n'y avait-il pas d'empreintes sur la boîte ?

— Je ne sais pas. Les surfaces extérieures sont lisses et la boîte était dans une poche de pantalon, protégée des éléments.

— L'homme est-il mort à l'endroit où son corps a été trouvé ?

— Je ne puis commenter ce point à ce stade.

— Et pourquoi pas ?

— Si la victime a été agressée, pourquoi avoir laissé les deux cents dollars ?

— Pourquoi, en effet.

— Pourquoi est-il allé au bord de ce ruisseau ?

— Ça aussi, c'est mystérieux. Merci de votre patience.

Heavner s'est fendue d'un « au revoir » de la main, s'est retournée et a disparu par les portes vitrées.

La journaliste de FOX46 s'est adressée à une caméra, sans doute pour rendre l'antenne.

Mon radar à conneries vibrait comme une grosse caisse.

Heavner avait convoqué un point de presse. Avant mon arrivée, elle avait indiqué l'endroit où le cadavre avait été retrouvé. Avait-elle vraiment convié la presse dans l'espoir de faire sortir un témoin du bois ? Est-ce que je faisais encore une crise de paranoïa ? Est-ce que je jugeais mal ses motivations ?

Où mon instinct voyait-il juste ? L'attrait macabre exercé par les cochons sauvages et le corps sans visage. La scène faite autour des étiquettes disparues et de l'étrange absence d'empreintes. D^{re} Morgue avait-elle encore frappé ? Son numéro n'était-il que le premier acte d'une tentative de capter l'attention des projecteurs, le prélude au lancement d'un nouveau bouquin ?

Qu'elle aille se faire foutre.

Ignorant une voix qui hurlait que c'était une mauvaise idée, je suis entrée par la porte principale, j'ai lâché mon sac dans mon bureau, enfilé une blouse de labo et franchi précipitamment les barrages de sécurité supplémentaires pour emprunter le couloir stérile qui débouchait sur la vaste salle d'autopsie.

Une table était occupée. Je m'en suis approchée et j'ai soulevé le drap en papier bleu qui recouvrait le corps.

L'homme sans visage était allongé, nu, sur l'acier inoxydable, sa chair d'une lividité choquante sous la lumière fluorescente du scialytique.

Je n'ai pas perdu de temps. J'ai attrapé mon iPhone dans ma poche et pris une succession de clichés, en commençant par la tête et en descendant jusqu'aux pieds. Quand j'en ai eu fini avec le cadavre, je me suis dirigée vers le comptoir et j'ai pris une série de photos des vêtements et des objets appartenant à la victime. Puis j'ai reposé mon téléphone et j'ai enfilé des gants en latex.

J'attrapais un sachet d'écouvillons dans un tiroir quand Hawkins a débarqué. Il était tel qu'en lui-même — un cadavre ambulante, grand, squelettique, avec des cheveux d'un vilain noir huileux renvoyés en arrière, dégageant un visage centré sur un nez osseux, des joues creuses et des lèvres d'une minceur de fil de fer. Je n'aurais pas su lui donner un âge. Soixante ? Quatre-vingts ans ? Depuis des années, la blague au MCME était que Hawkins était mort dans les années 1980 et que personne ne s'en était rendu compte.

Sans faire de commentaire, il a haussé un sourcil interrogateur et m'a regardée prélever un échantillon dans le thorax ouvert de l'homme sans visage.

— Ce n'est vraiment pas toi qui m'as communiqué les photos de ce gars ? ai-je demandé à voix basse.

— Nan.

— Une idée de qui aurait pu me les envoyer ?

Hawkins a fait non de la tête.

— Et qui avait accès au corps ?

— Quelques personnes.

Je savais que c'était vrai. J'avais parcouru un fichier mental de suspects. Un pathologiste du MCME. Un autre enquêteur. Le premier qui s'était présenté sur les lieux. Un technicien qui conduisait le véhicule de transport. Les enfants qui avaient découvert le corps. Mais aucun de ceux-là ne me paraissait coller. Et l'expéditeur était forcément quelqu'un qui connaissait mon numéro de cellulaire.

— On dirait que la patronne veut se faire voir sur *Dateline*.

Hawkins parlait également *mezza voce*.

— Pas si je peux l'empêcher.

J'ai répondu en plaçant l'écouvillon dans un tube à essai.

— Je pourrais peut-être enfumer ta taupe pour la faire sortir de son trou.

— Tu vas poser des questions autour de toi ?

— Avec diplomatie.

— Je ne veux pas te mettre dans le pétrin, ai-je dit en lui jetant un coup d'œil.

— Ça n'arrivera pas.

Je refermais à peine le tube à essai quand une voix s'est fait entendre dans notre dos, nasale et geignarde. Tandis que je glissais le spécimen recueilli dans ma poche, Hawkins a discrètement posé la main sur mon téléphone qui traînait sur le comptoir.

On s'est tous les deux retournés. Je me suis obligée à sourire.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Heavner faisait un peu la même tête que si elle venait d'échapper son sac Gucci dans une crotte de chien.

— Je passais par là et j'ai vu le début de votre conférence de presse.

Je ne voulais pas trahir celui ou celle qui m'avait envoyé le texto.

— J'ai entendu que vous aviez un cadavre en décomposition, et je me suis dit que j'allais jeter un œil.

— Si j'ai bien compris, vous ne travaillez pour ce bureau que sur demande spécifique, verbale ou écrite.

— Le docteur Larabee me...

— Je ne suis pas le docteur Larabee.

Je n'ai pas répondu.

— Pensez-vous sérieusement que ce bureau ne peut pas fonctionner sans vous, docteur Brennan ? Que je suis incapable de déterminer quand une expertise spécifique est requise ?

Nous nous sommes regardées longuement, froidement.

— Si j'ai besoin de vos services, je vous contacterai. Maintenant, je vous prie de partir.

Ce que j'ai fait, la poitrine en feu comme si je venais de courir le marathon.

Tout en regagnant ma voiture, les paroles de Paulette Youngman ont ressurgi de leur lointain passé. La fourmi perd toujours.

Je venais de réintégrer l'Annexe quand mon téléphone fixe a sonné.

Après avoir vérifié l'identité de l'appelant, j'ai décroché.

— Ça va, ma chérie ?

Maman, et ses voyelles plus ouvertes et plus mielleuses que celles de Scarlett à Tara.

— Mais oui, ça va.

— Pourquoi ne réponds-tu pas sur ton cellulaire ?

— J'ai des problèmes de batterie.

Ce qui était vrai, mais sans rapport avec sa question.

— Où es-tu ?

— Chez moi.

— Tu es souffrante ?

— Pas du tout. Je sors ce soir.

J'ai regretté mes paroles à la seconde où elles quittaient mes lèvres.

Chose étonnante, maman n'a pas saisi la balle au bond.

— Sinitch est arrivé aujourd'hui.

Le fiancé de maman s'appelle Clayton Sinitch. Pour une raison non élucidée, elle ne l'appelle jamais par son prénom.

— Il reste jusqu'à mercredi.

— C'est chouette.

— Je suppose, dit-elle sur un ton nostalgique qui implorait une question.

Que je n'ai pas posée.

— Vous avez de grands projets, tous les deux ?

— Il faut que je m'occupe de ses pieds.
— Ses pieds.
— Il a les pieds qui sentent la soupe, une soupe faite avec un short sale.

Hors de question que je discute de ça.

— Je me disais que je devrais acheter un de ces produits pour les odeurs de pieds qu'ils vendent à l'épicerie. Peut-être que je pourrais en saupoudrer un peu dans ses chaussures quand il prend sa douche. On pourrait croire que l'eau et le savon suffiraient à régler le problème...

— Mmm.

— Il y est là, en train de s'asperger. L'un des avantages de la douche, c'est que ça l'oblige à se mettre tout nu.

Cette image, à jamais dans ma tête...

— Sinitch est un homme charmant, mais il y a des moments où ton papa me manque vraiment.

— Je sais, maman. Moi aussi.

Ma petite enfance avait été une période heureuse. Je n'avais été ni violée ni brutalisée, on ne m'avait pas fait adhérer à des mœurs religieuses aussi strictes que cinglées. Je ne m'étais jamais rien cassé, je n'avais pas eu besoin de me faire opérer, recoudre ou psychanalyser. Ma sœur Harry et moi nous nous entendions relativement bien. Maman souffrait de sautes d'humeur, on dirait aujourd'hui qu'elle était bipolaire, et elle disparaissait pendant des périodes variées dans des maisons de repos, mais elle finissait toujours par rentrer chez nous. Et puis mon petit frère était mort de leucémie et c'était devenu un enfer. Maman avait sombré dans des ténèbres dont elle avait mis des années à sortir. Papa s'était mis à boire, beaucoup, et on avait fini par le retrouver mort sur une autoroute dans la Buick familiale. Des dizaines d'années avaient passé, et il me manquait toujours terriblement.

— Je t'ai appelée parce que je suis au lit et que je viens de voir un truc très intéressant à la télé. Tu t'occupes de ce cadavre qui a été dévoré par les cochons sauvages ? m'a-t-elle demandé dans un demi-soupir confidentiel.

Une info en passant. L'esprit de ma petite mère aux cheveux gris fonctionne comme un échangeur d'auto-route modèle passoire à spaghettis : avec elle, les conversations plongent en piqué et divergent, reviennent parfois en arrière, parfois non. Nous avions basculé sur le sujet de mon travail. Lequel la fascine, pour une raison ou une autre.

Autre info en passant : où qu'elle en soit, sur une rampe de sortie ou ailleurs, maman est aussi douée qu'un drone à vision nocturne pour repérer une tentative d'évasion. Je ne me suis donc pas donné la peine d'élu-der la question.

— Apparemment pas, ai-je répondu.

— Cette affreuse bonne femme te fait encore des ennuis ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Margot Heavner.

— Pourquoi, au nom du ciel, est-elle tellement odieuse avec toi ?

— Je l'ai offensée, il y a des années.

— En faisant quoi ? Tu as empoisonné sa perruche ? Craché dans son gruau ?

— Ça a de l'importance ?

— Oui, a-t-elle répondu fermement.

Je lui ai tout déballé. Hardin Symes. Les interviews avec Body. La révélation sur l'autisme de Hardin. Le fait que Heavner n'ait pas contré les déficiences anti-vaccinations de Body. Et que je lui aie reproché son manque de professionnalisme.

Pendant que je parlais, Birdie est entré d'un pas feutré dans la cuisine, s'est assis et a rivé sur moi un regard contemplatif. Soit ça, soit il avait faim.

Décidant d'interpréter l'apparition du chat comme une tentative de rapprochement, je me suis levée pour remplir son bol. Avec sa boîte de pâté préféré, pas les croquettes déshydratées. Il l'a reniflé et s'est étiré pour bien marquer son indifférence. Comme je me détournais, il a renoncé à son numéro de comédie et plongé dedans avec gourmandise.

Quand j'ai eu fini mon récit, la réaction de maman a été aussi vive que sévère.

— Je peux pardonner sa stupidité crasse à l'homme. Dieu sait qu'on ne peut rien faire contre le QI dont on a été doté. Mais Nick Body est un être mesquin, sans principes, et aussi vil qu'un serpent.

— Tu écoutes son émission ? ai-je demandé, surprise.

— J'écoute tout.

— Mais si tu ne l'aimes pas...

— Je dois me tenir informée des foutaises qui se déversent librement sur le monde.

Je n'ai pas répondu.

— Une fois, j'ai entendu Body prétendre que le gouvernement entraînait des chats à prendre le contrôle des esprits. Peux-tu croire ça ?

Mes yeux ont dérivé vers Birdie. Oui, je le croyais.

— Une fois, il s'est déchaîné sur le thème du génocide blanc, disant que l'immigration, le métissage, le contrôle des naissances et l'avortement étaient utilisés pour provoquer l'extinction de la race blanche.

— Utilisés par qui ?

— Il a été un peu vague sur la question ; sans parler de la génétique des populations. Ce type ignore tout des faits scientifiques. Il ne croit pas au changement climatique, prétend que le réchauffement planétaire est un canular sinistre. Comme l'homme qui a marché sur la lune. Et la fluoration des ressources en eau.

J'ai essayé de changer de sujet. Maman était lancée.

— Tu savais que cette petite fouine se montrait rarement en public ? Personne ne sait ni où il habite, ni ce qu'il fait quand il ne pollue pas les ondes avec ses délires.

— J'ai lu ça.

— Il vomit son boniment, puis il envoie les fichiers par le biais de serveurs en Bosnie, à Bornéo, en Biélorussie et Dieu sait où encore de sorte que son adresse IP d'origine est intraçable.

Une dernière info en passant. Ma mère est un génie insurpassable côté ordinateurs et manipulation du World

Wide Web. En partie grâce à moi. Un jour qu'elle avait touché le fond et s'était fait admettre dans une maison de repos, je lui avais acheté un ordinateur portable pour lui occuper l'esprit. À ma grande surprise, elle s'était jetée sur Internet avec enthousiasme, et par la suite elle s'était inscrite à des dizaines de cours sur divers pans de la cyberculture. Désormais, on ne l'arrêtait plus.

J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge. Dix-sept heures vingt.

— Maman, il faut que j'y aille.

Je voyais d'ici le pincement des commissures des lèvres passées au rouge à lèvres Dior. Et puis :

— Ma chérie, je vais te donner un conseil, tu en feras ce que tu voudras. Tu dis que cette Heavner n'a pas de scrupules à se taper une jasette avec ce crétin de clown de cirque. Tu dis que maintenant, elle t'empêche de faire un boulot que tu as exercé pendant des dizaines d'années. Alors fonce.

— Pardon ?

— Bats-la à son propre jeu. Enfin, si tu le sens.

— Son propre jeu ?

J'étais perdue.

— Dieu du ciel, Tempe. Tu es brillante, mais tu peux être obtuse, parfois ! (Un soupir méga-excédé.) Identifie toute seule l'homme sans visage. Si tu y arrives, ça mettra le feu au derrière de ta nouvelle patronne, et peut-être que ça impressionnera le grand manitou de Chapel Hill.

— Mais...

— Et enquêter te donnera quelque chose à faire, au lieu de rester toute la sainte journée chez toi, à ruminer. Tant que ça ne nuit pas à ton état, évidemment.

Non. Pas question que j'embraye là-dessus.

— Tu es encore là ?

— Oui oui.

— Bon, la douche s'est arrêtée. Il faut que je me parfume. Tu vas réfléchir à ce que je t'ai dit ?

— Oui.

Tout plutôt que de penser à Clayton Sinitch en train de folâtrer avec ma mère.

Et pour y réfléchir, j'y ai réfléchi, tournant et retournant cette idée d'un milliard de façons différentes dans ma tête.

Accepter mon sort et concentrer mon énergie professionnelle ailleurs ? Le fait est que je suis très sollicitée. Cela dit, pour être honnête, pas assez pour combler le gouffre financier provoqué par ma perte de revenu du MCME. Je reçois encore mon salaire d'enseignante à l'Université de Charlotte, et je suis rémunérée comme consultante auprès du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale, au Québec, mais l'achat de l'appartement de Montréal et les travaux d'agrandissement de l'Annexe m'ont quasiment ruinée. Ryan contribue, évidemment, mais je ne le laisserai jamais payer plus que sa part. Encore des facteurs de stress pour ma courbe de contrainte.

Donc. Suivre la suggestion de maman et avancer, en solo, sur les traces de l'homme sans visage ? De toute évidence, je m'investissais déjà. Sans cela, pourquoi aurais-je pris les photos et l'échantillon de sang ?

En plus de Hawkins, j'avais au moins une autre alliée. Mais qui était l'auteur anonyme du texto ? Et pourquoi m'avait-il envoyé ces photos ?

Agir en cowboy solitaire pourrait bien donner le coup de grâce à ma carrière. D'un autre côté, qu'avais-je à perdre sur ce terrain ?

À dix-sept heures quarante, j'ai décroché le téléphone et appelé Chapel Hill. Le bureau du médecin légiste en chef était fermé pour la journée. Évidemment. J'ai laissé un message pour le grand manitou.

À dix-huit heures, je bouillais littéralement d'impatience.

Enfin, le coup de fil que j'attendais.

Une heure plus tard, j'étais assise sur une banquette au fond du Sassy's Chili Shack sur le boulevard Wilkinson,

un *diner* style années 1950 crasseux, en retrait d'une étendue de gravier envahie par les mauvaises herbes. Le Shack aurait pu démarrer une carrière de repaire des Hell's Angels. Les clients ressemblaient à des membres actifs d'un gang, ou visant à le devenir. Des crânes rasés, des pilosités faciales, du jean sans manche, tout plein de cuir, de clous et de clés pendouillantes. La totale.

J'aime bien m'encanailler, mais la gargote de Hawkins n'est pas ma préférée. L'endroit pue la cigarette et le bois imbibé de bière, et il n'y a pas grand-chose au menu en dehors du chili et du BBQ.

Hawkins était assis en face de moi, l'air d'un cadavre à lunettes, bien droit. Il attaquait une assiette combo garnie de tout un tas d'animaux morts. Je sirotais un Perrier limette. Ce qui avait fait hausser le sourcil au barman barbu et tatoué.

Un sac écoresponsable Harris Teeter était posé sur la table entre nous, le tissu vert perroquet ressortant dans la lumière fade. J'ai aperçu le haut d'une grande enveloppe kraft. Et une bosse rectangulaire dont j'espérais qu'il s'agissait de mon téléphone.

J'ai laissé Hawkins finir de manger avant de lui demander s'il avait tendu ses perches au sujet du mystérieux expéditeur de texto.

— Faut y aller mollo, a-t-il répondu.

Ce qui voulait dire que non. Alors, moi, incapable de réfréner ma curiosité une seconde de plus :

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ?

— Une copie du dossier de Heavner.

— *Holy shit!* Sérieux ?

— Du calme. Juste les préliminaires. Rien de finalisé.

— Quel est ton point de vue ?

— Suicide, je pense.

— Pourquoi ?

— Pas de traumatismes, pas de traces de lutte, la victime était allongée normalement. À part l'œuvre des cochons, je veux dire.

— Pas de note ?

- Non.
- Heavner penche dans cette direction ?
- Elle veut un meurtre.
- Je n'ai pas relevé le commentaire insolite.
- Elle a procédé aux analyses toxicologiques ?
- Les analyses standard, pas plus.
- Où le corps a-t-il été trouvé ?
- Dans le comté de Cleveland, près d'Earl, un poil au nord de la frontière de l'État.
- Pourquoi est-ce que c'est Charlotte qui a hérité de l'affaire ?
- J'imagine que les gens de là-bas ne se sentaient pas de taille à relever le défi. Pas de visage, pas de mains, pas de viscères.
- Une zone rurale ?
- Des fermes, des boisés et pas grand-chose d'autre.
- Le shérif du comté de Cleveland a examiné la scène ?
- Dans l'état où elle était.
- Qui a trouvé le cadavre ?
- Deux jeunes qui voulaient pêcher. J'imagine que ça ne fera plus partie de leurs priorités pour un moment. Un sacré discours pour Hawkins. Peut-être un record.
- Comment est-il arrivé là ?
- Hawkins a haussé les épaules et levé les deux mains. Un mouvement qui m'a fait penser à une mante religieuse.
- Il y avait des véhicules garés dans le coin ? Une bicyclette ? Une moto ?
- Pas que je sache.
- Hawkins s'est jeté les dernières gouttes de son café derrière la cravate et a tendu le doigt vers le sac.
- J'ai photocopié tout ce que j'ai pu.
- Je ne te remercierai jamais assez.
- Et ton téléphone est là-dedans aussi.
- Je te revaudrai ça.
- Va falloir garder le profil bas.
- Au ras du tapis.

Les yeux de cadavre se sont rivés aux miens.

— Ça ne vient pas du tout de moi.

— Du tout, ai-je répondu.